

RESUMO/ RESUME

Traduire ou adapter? Rédiger!

Resumé: Dans la perspective de la didactique de la traduction professionnelle, cet article évoque les différences entre la traduction pour les collections littéraires et pour les autres secteurs de l'édition. Cette comparaison fait émerger la notion de spécialisation pour le traducteur pragmatique d'édition. Cette spécialité atypique, au sens où loin de se confondre avec une autre spécialisation professionnelle, elle conduit le traducteur à passer d'un sujet à l'autre nécessite une formation un peu différente de la traduction littéraire. La préparation à la pratique du métier dans ce cadre professionnel demande une redéfinition du terme traduction pour lui donner le sens qu'il a pour les professionnels de l'édition. En effet, traduire, c'est d'abord faire une lecture critique du livre en traduction. Cette lecture découverte se matérialise par un premier jet (ou brouillon de traduction) qui fait ressortir les difficultés. Viennent ensuite les phases de recherche puis de réécriture dans le style rédactionnel attendu par le donneur d'ordre. Cette tâche se double d'un travail de médiation culturelle demandant une bonne connaissance des normes éditoriales des deux cultures mises en présence par la traduction du livre. Au-delà de l'activité traduisante, la dernière partie évoque les multiples compétences nécessaires pour une professionnalisation réussie des jeunes traducteurs et l'aspect nécessairement déstabilisant d'une formation.

Mots-clés: Spécialisation édition; maquette; mise en page; rubrique; rédiger; contenu informationnel; socialisation professionnelle.

Traduzir ou adaptar? Redigir!

Resumo: Na perspectiva da didática da tradução profissional, este artigo evoca as diferenças entre a tradução para as coleções literárias e para outros setores da edição. Essa comparação faz emergir a noção de especialização para o tradutor pragmático de edição. Essa especialidade atípica, no sentido em que, longe de se confundir com outra especialização profissional, ela conduz o tradutor a passar de um sujeito a outro necessita de uma formação diferente da tradução literária. A preparação para a prática do ofício no âmbito profissional demanda uma redefinição do termo tradução para lhe dar o sentido que ele tem para os profissionais da edição. Com efeito, traduzir, é antes fazer uma leitura crítica do livro em tradução. Essa leitura descoberta se materializa em um primeiro jato (ou rascunho de tradução) que faz ressaltar as dificuldades. Veem em seguida as fases de pesquisas e de reescritura no estilo redacional esperado pelo mandatário. Essa tarefa se desdobra de um trabalho de mediação cultural que demanda um bom conhecimento das normas editoriais das duas culturas postas em presença pela tradução do livro. Além da atividade tradutória, a última parte evoca as múltiplas competências necessárias para uma profissionalização de sucesso dos jovens tradutores e o aspecto necessariamente desestabilizante de uma formação.

Palavras-chave: Especialização edição; maquete; paginação; rúbrica; redigir; conteúdo informacional; socialização profissional.

TRADUIRE OU ADAPTER? REDIGER!

Sophie Léchauguette

Université Bordeaux 3
sophielechaug@yahoo.fr

1. Qu'enseigner à un futur traducteur professionnel?

Dans la perspective de la didactique de la traduction pour les secteurs non littéraires de l'édition, l'enseignant doit amener ses étudiants à redéfinir ce que traduire veut dire dans ce contexte précis. La formation spécialisée pour ces secteurs s'apparente à un apprentissage qui consiste à trouver la bonne distance entre ce qui n'est qu'une version ou une traduction trop littérale et une adaptation par trop libre. Il s'agit d'abord, pour le jeune traducteur, d'apprendre à reconnaître la trace de ces deux approches dans sa traduction, le texte qu'il est en train d'écrire. Il s'agit ensuite d'apprendre à rédiger pour un secteur économique donné dans lequel l'écriture est calibrée en fonction de l'horizon d'attente du lectorat. Le traducteur d'édition est un rédacteur au même titre que des auteurs/rédacteurs contactés pour rédiger un ouvrage dans leur langue. Plus que le livre en traduction, ce sont les livres similaires, écrits en langue cible qui constituent une référence à l'aune de laquelle juger de la qualité d'une traduction. À l'issue de celle-ci, ils devront avoir appris à écrire ou réécrire les textes qui leur sont confiés. Et ceci vaut pour n'importe quel type d'ouvrages publiés, y compris des fictions de qualité littéraire parfois médiocre. La question posée dans le titre présuppose que traduction et adaptation sont conçues comme deux activités différentes et que, suivant le type d'ouvrages traduits, les traducteurs pratiquent l'une ou l'autre. D'un point de vue théorique, il conviendrait donc d'essayer de définir la ligne de partage entre les deux. La thèse de Bastin (BASTIN, 1990) a permis de préciser la nature de ces deux activités. Les travaux effectués dans les années 1970 sur la typologie des textes font avancer la réflexion traductologique et apportent des éclairages sur la complexité de l'opération traduisante au cœur du métier de traducteur. Toutefois, la pratique de ce dernier prouve que cette ligne de partage reste trop fluctuante pour constituer un repère fiable (MARIAULE, 2007) et qu'il vaut mieux dépasser ce clivage entre les différents types de traduction (GAMBIER, 1992).

2. Comparaison: traduction des œuvres et des livres

2.1 Traduire les œuvres

L'idée selon laquelle les œuvres, au sens qu'Antoine Berman donne à ce terme, seraient traduites et tout le reste adapté, ne résiste pas à l'épreuve de la pratique. Elle repose à son tour sur des notions simplificatrices selon lesquelles les œuvres seules seraient porteuses de culture tandis que les ouvrages utilitaires, pragmatiques ou pratiques et techniques en seraient dépourvus, ce qui est inexact. La traduction d'une œuvre nécessite un soin tout particulier parce que le matériau de cet objet d'art est la langue. Fond et forme sont indissociables. Le génie créateur de l'auteur façonne le matériau linguistique en lui imprimant sa marque. Il forge ainsi un style reconnaissable. Ses traducteurs sont à leur tour chargés de reproduire en d'autres langues cette création originale en modelant leur langue avec autant de brio pour provoquer chez leurs lecteurs les mêmes effets que l'original. Cette conception de la traduction repose implicitement sur une évaluation de la qualité qui se juge dans le rapport

entre les deux œuvres, celle de l'auteur puis celle du traducteur.

2. 2. Traduire des livres

Les traducteurs qui, par choix ou par défaut, se spécialisent dans les secteurs de l'édition autres que littéraires doivent développer une approche radicalement différente de leur métier. Un débat anime la communauté universitaire et les praticiens confirmés sur les limites jusqu'où il est possible d'importer dans la langue traduisante des formes linguistiques de la langue traduite pour faire passer l'étrangeté, quitte à solliciter les efforts du lecteur. Dans ce cadre, il perd cependant toute pertinence:

Cela dit, il est bien clair que toute cette agitation polémique ne concerne guère ceux qui s'occupent de traduction technique, c'est-à-dire de traduction spécialisée [.../...] ce sont tous des ciblistes (LADMIRAL, 1990).

Il y a toutefois quelques différences entre la traduction technique et la traduction pour l'édition, même si les contenus des ouvrages sont parfois très techniques. Tentant de circonscrire la traduction technique, Bocquet, suivant Cary et l'école de Genève, propose de considérer qu'elle consiste en la traduction des textes de sciences exactes ou de leur usage technique et souligne que:

La description d'un moteur d'avion contient un signifié qui doit être exactement le même dans toutes les langues et ne peut varier au gré des cultures (BOCQUET, 2007).

Personne ne le conteste. Simplement, la pratique du traducteur d'édition fait ressortir que la manière dont différents auteurs ou rédacteurs expriment des termes ou notions qui ne relèvent certes pas des sciences exactes, mais sont perçus comme techniques, révèle des traces de leur individualité ou de leur culture. Les éditeurs qui mettent des livres en traduction attendent la remise d'un texte «bien écrit» selon des critères qui sont ceux de la réception et peuvent être fort éloignés de ceux du lectorat premier. Les livres doivent correspondre à l'horizon d'attente de leurs lecteurs, concept théorisé par (JAUSS, 1990). Il s'ensuit que la formation à la traduction et à la rédaction son inextricablement mêlée. Les critères pour évaluer la qualité du produit remis par les traducteurs ne reposent plus sur la comparaison de leurs travaux à l'original qui, dans ce cadre, devient une matière première pour fabriquer un livre et non un modèle à reproduire dans une autre langue. L'évaluation qualitative de la traduction peut continuer à s'appuyer sur la comparaison, à condition de prendre comme comparant d'autres ouvrages similaires, soit par leur thématique, soit par leur appartenance à une collection qui apporte une exigence supplémentaire d'unité entre les titres. Ainsi certains éditeurs définissent-ils des choix lexicaux ou prescrivent l'emploi du mode impératif ou de l'infinitif dans les rubriques d'instruction.

2.3. La critique des traductions

Le titre de cette partie est un hommage à Katarina (REISS, 1971) dont les travaux pionniers sur la critique des traductions ont permis une avancée notable dans la manière d'évaluer la qualité des traductions en fonction des types de textes traduits. Toutefois, cette typologie s'appuie sur les textes et non sur les livres. Elle tient compte des situations de communication sans toutefois faire intervenir la notion de communauté de discours. Elle ne distingue pas non plus les destinataires, selon le critère de la liberté de choix. Les lecteurs de traductions techniques sont contraints de lire le seul document à leur disposition. Les lecteurs

de traductions pragmatiques ont le choix. Le succès des livres qui font doublon avec des notices et expliquent comment se servir de logiciels, d'appareils de photo ou comment prendre soin de sa voiture atteste de la préférence des lecteurs pour ces traductions pragmatiques. Les contenus informationnels sont très voisins mais le lecteur apprécie une mise en page et un style soignés, destinés à minimiser son effort cognitif.

En se focalisant sur le type de texte, Reiss, puis Delisle soulignent que les auteurs de textes techniques ou spécialisés ne se démarquent pas par un style propre. Le style est celui du genre. Toutes les notices pharmaceutiques se ressemblent. Il est impossible d'individualiser leur écriture. En revanche, les auteurs d'ouvrages pratiques, qu'il vaudrait mieux appeler rédacteurs, car leur spécialité est le sujet sur lequel ils écrivent, et non l'écriture, expriment davantage que leur savoir et savoir-faire en les communiquant. Ils transmettent aussi, mêlées de manière probablement indissociable, une part culturelle et une part personnelle. C'est la raison pour laquelle les traductions de deux artistes ou artisans-rédacteurs de manuels sur le travail du bois, deux ouvrages appartenant à un même type de texte, peuvent demander des approches traductives distinctes sur la globalité du livre ou selon les rubriques envisagées. La réflexion sur la traduction de livres faisant l'objet de maquettes complexes ne peut penser l'ouvrage comme un texte de départ homogène dont il serait possible de rendre compte dans son intégralité puisque les différents pavés textuels sont les lieux où se révèlent des écarts plus ou moins grands avec les attentes du lectorat cible.

2. 4. Deux livres relevant du même type de textes: deux écritures, deux stratégies de traduction différentes

Le premier est un manuel sur la sculpture de lettres structuré en chapitres équilibrés qui témoigne d'une réflexion pédagogique aboutie. L'auteur utilise un registre de langue, en anglais, assez comparable à celui attendu en français. Il "suffit" de traduire ce texte dont les caractéristiques stylistiques correspondent à celles de la langue traduisante. Le second est un manuel de sculpture au couteau, autre technique de travail du bois. Comme le premier, son auteur voulait bien sûr transmettre son savoir-faire. Mais il avait aussi d'autres objectifs car la lecture de l'ouvrage montre le désir de soigner son image médiatique et de faire la promotion de sa société, distributrice des outils et matériaux nécessaires au lecteur pour fabriquer les objets proposés. Le livre est un outil de promotion, voire un catalogue amélioré. Animateur de stage, l'auteur a opté pour un style proche de l'oralité, ponctué de nombreuses touches d'humour. Il cherche visiblement à se donner une image de sympathique grand-père, en dédiant le livre à ses trois petits enfants et en multipliait les anecdotes sur sa famille. La traduction de l'intégralité du texte aurait abouti à la production d'une traduction non publiable demandant un gros travail de réécriture au correcteur. L'éditeur n'aurait probablement plus fait confiance à un traducteur rendant une telle traduction. Il convenait de traduire en réécrivant ou supprimant les passages susceptibles de frustrer les attentes des lecteurs et avant eux, du donneur d'ordre. On trouvera en annexe plusieurs passages commentés pouvant être utilisés à des fins pédagogiques à un cours en introduction à la traduction éditoriale.

Ce livre présentait aussi des problèmes témoignant d'un travail éditorial bâclé, notamment *Chip Carver's Workbook* une faute se répétant sur toutes les entêtes de pages paires. La maquette manquait d'homogénéité. Certains chapitres avaient une introduction, d'autres pas. Un chapitre très court semblait appartenir au chapitre précédent. Le travail du traducteur est de remarquer ces imperfections que l'écriture de la traduction du texte peut corriger. Ainsi la rédaction d'une introduction ou, si son contenu s'y prête, le découpage du premier paragraphe afin d'en faire une introduction, sont deux stratégies possibles. La réunion

de deux chapitres impliquait par la suite de changer la numérotation initiale, et donc de modifier les renvois aux chapitres suivants. L'écriture ne peut se concevoir indépendamment de la fabrication du livre. Ces opérations, envisageables si l'éditeur a conservé la liberté de refaire la maquette, demandent un dialogue en cours de travail entre traducteurs et donneurs d'ordre. Normal dans la vie professionnelle, ce dialogue, va à l'encontre des habitudes prises en milieu scolaire puis universitaire où l'impératif de l'évaluation individuelle conduit à demander aux élèves puis aux étudiants de travailler seuls. Et en traduction, l'expression de doutes ou la proposition de deux solutions, loin d'être valorisées comme la preuve d'une réflexion, sont pénalisées par le professeur, lecteur de la traduction. Issus de ce système, il n'est pas étonnant que les jeunes professionnels ne considèrent pas spontanément le donneur d'ordres comme un partenaire vers lequel se tourner pour résoudre ensemble les problèmes posés par le livre, objet du contrat de traduction. L'apprentissage du métier est aussi une socialisation professionnelle qui demande de revenir sur les comportements mis en place dans le système éducatif. Mais avant de développer cet aspect plus sociologique de la formation qui aborde l'interaction du traducteur avec ses interlocuteurs, il est utile de rappeler comment la traduction est enseignée en France. En effet, la présence d'épreuves de thème et de version dans les concours de recrutement des enseignants conduit à privilégier un format peut-être différent de celui d'autres pays.

3. De l'enseignement de la traduction à la formation au métier de traducteur

3. 1. Enseigner la traduction, discipline universitaire

Devenir traducteur, c'est beaucoup plus qu'apprendre à traduire si l'on réduit cette activité au passage d'une langue à une autre. Cette phase est le propre de l'activité traduisante à laquelle on s'initie en général par des exercices de langue avant d'envisager de faire de la traduction son métier. Thèmes et versions obligent l'apprenant à une grande rigueur, lui intimant souvent la nécessité de conserver en traduction les formes grammaticales et la syntaxe choisies par l'auteur, sauf quand elles sont absentes de la langue traduisante. Les ouvrages de linguistique contrastive entre les langues en présence favorisent une réflexion qui aide à réussir ces exercices. Précieux outils pour les étudiants dans la phase finale d'apprentissage de la langue, ils présentent ressemblances et différences entre les systèmes linguistiques, insistant sur les points les plus sensibles que sont, pour le couple anglais/français, des systèmes verbaux différents ou encore la détermination (ternaire en anglais mais binaire en français). Opération portant sur du linguistique, l'initiation à la traduction se nourrit utilement dans les premières étapes des travaux bien connus (VINAY; DARBELNET, 1958) pour les langues qui nous occupent. À ce stade, la réflexion porte essentiellement sur les langues, et ne fait pas intervenir la dimension pragmatique de la communication. Si les enseignants chargés des cours n'ont pas un intérêt pour la traductologie, il n'y a pas encore véritablement de réflexion systématique sur l'activité traduisante qui est le propre de cette discipline comme le déplore encore Ballard dans un article très récent (BALLARD, 2011).

3.2. De l'enseignement d'une discipline à celui d'un métier

3. 2.1 La dimension pragmatique

Partant de ces acquis, l'enseignement du métier pour l'édition doit ajouter la dimension pragmatique de l'écriture jusque là négligée au profit de la dimension esthétique

puisque les supports choisis pour les exercices de thème et version sont majoritairement littéraires. Le livre est en général le lieu de transmission d'informations, voire d'instructions dont la mise en œuvre constitue le test de la traduction: si le lecteur réussit ce que l'ouvrage propose de réaliser, c'est que le texte est clair et donc la traduction de bonne qualité. L'impératif de clarté n'est pas spécifique à l'édition. C'est également un critère de qualité pour la traduction dans d'autres secteurs économiques et en particulier ceux nécessitant la rédaction et la traduction de textes techniques. L'écriture pour l'édition ajoute une exigence spécifique car le livre est un produit de consommation. Il doit séduire des lecteurs libres de leur choix.

Il suffit de comparer les manuels d'utilisation de logiciels autrefois fournis sous forme de livret (et aujourd'hui de CD ou à lire en ligne, donc sur écran) par les concepteurs et les ouvrages publiés par les éditeurs, qui se vendent justement parce que le manuel semble incompréhensible aux acquéreurs du logiciel. Le lecteur potentiel ne base pas sa décision d'achat uniquement sur le texte (et peut-être pas du tout). Il est sans doute sensible à des éléments esthétiques qui ne relèvent pas du linguistique mais d'une appréciation sensorielle du livre. C'est d'abord un objet saisi par la vue avant de l'être par la main. Aspects et caractéristiques physiques telles que format, poids, qualité de la couverture, du papier, de l'iconographie, de la mise en page, taille des caractères et prix sont autant de facteurs qui vont influencer l'acte d'achat qui précède la lecture. Dans ce contexte, l'écriture a aussi une fonction interpellative qui l'apparente à celle de l'écriture publicitaire. La lecture doit être aisée, le message facile à saisir, les phrases ne nécessitant pas d'analyse préalable pour être comprises. La qualité du livre passe par le contenu informationnel qu'il transmet et par l'aisance avec laquelle le lecteur pourra se l'approprier. Ces considérations doivent être présentes à l'esprit des traducteurs, et donc dans leur formation, car elles ont un impact direct sur la rédaction des traductions demandées pour le secteur de l'édition.

3. 2.2. Les contraintes techniques

Les caractéristiques physiques du livre sont des variables susceptibles d'être modifiées par le travail des traducteurs. Les romans traduits de l'anglais en français sont plus longs et plus lourds que les originaux et le corps de caractère employé plus petit. De ce fait, le livre est moins attrayant et plus cher puisqu'il comporte plus de pages. Les traducteurs d'œuvres littéraires n'y peuvent rien: l'anglais est une langue plus concise que le français. C'est un fait attesté par l'usage consistant à appliquer un taux de foisonnement de 15% au nombre de caractères de l'original pour évaluer le nombre de caractères de la traduction et établir le contrat de traduction.

Les traducteurs qui travaillent pour les autres secteurs n'obtiennent pas cette majoration, puisque, contrainte par la maquette, leur traduction ne peut être plus longue que l'original. Dans ce type d'ouvrage, le texte est rarement linéaire comme celui des romans. Le livre illustré se divise en au moins deux rubriques, celui que l'on nomme "texte courant" et les légendes. Les ouvrages à visée pédagogique de type guide pratique en comportent souvent quatre ou cinq. Le texte courant, exposition linéaire des informations, se double s'il y a lieu d'une présentation illustrée montrant la réalisation des projets étape par étape. Chaque photo s'accompagne d'une reprise de l'information donnée par texte courant sous forme d'explication plus directe. Ces deux rubriques sont dans un rapport de complémentarité pouvant rappeler celui existant entre le cours magistral et la séance de travail dirigé. Le traducteur doit veiller à ce que son texte ne déborde pas des zones prévues pour chaque rubrique et les distinguer stylistiquement en évitant répétitions et redites. Du fait des contraintes techniques et stylistique propre à la culture réceptrice, rédiger une traduction devient un travail de résumé doublé d'un travail de médiation culturelle.

Dans les ouvrages en anglais la redondance entre certaines rubriques génère des répétitions. Les légendes consistent en des phrases reprises à l'identique du texte courant. Dans ce contexte de réception, la répétition n'est ni le symptôme d'une écriture médiocre, ni celui d'une faiblesse du livre. C'est au contraire un signe de sa qualité pédagogique. Mais dans l'environnement culturel français, la reprise d'une phrase est assimilée à une répétition, signe d'une indigence stylistique. Les mises en page jouant sur la présence de rubriques hiérarchisées sont donc des espaces où se manifestent les différences culturelles. Une formation de traducteur pour l'édition doit donc y sensibiliser les étudiants afin qu'ils comprennent (1) la nécessité de jouer le rôle de médiateur culturel attendu par l'éditeur et (2) apprennent à le faire. La pratique de la traduction résumante et l'adoption d'une attitude critique vis-à-vis du livre en traduction invalident la comparaison des textes d'arrivée et de départ comme méthode pour juger de la qualité de la traduction. Après vérification de l'exactitude et de l'intégralité du transfert des contenus informationnels, il vaut mieux comparer les livres traduits à ceux écrits en langue d'arrivée pour s'assurer que leur rédaction ne diffère pas trop de ceux-ci. À l'issue d'une étude lexicologique effectuée sur des travaux d'étudiants italiens traduisant des textes spécialisés l'anglais, Scarpa soulève le problème du rapport social entre l'étudiant et le lecteur de la traduction:

Compared to non-translated texts, the degree of deviation of higher-scoring translations was not found to be lower than in lower-scoring translations. Whilst this could be taken to provide evidence that translated texts are a text type in their own right, it also raises the question of *whom* the trainee translators were really translating for, i.e. whether their translation strategies were chosen having in mind their evaluator's preferences rather than those of the specialist community to whom their translations were addressed (SCARPA, 2006, mes italiques).

Avant de revenir sur les rapports entre traducteurs et correcteurs qui relèvent de la socialisation du traducteur, il est utile d'approfondir la problématique de la réécriture/rédaction mise en lumière précédemment.

4. La traduction réécriture

4.1 Un changement de point de vue

La référence à un texte original est d'autant moins pertinente que le livre dans lequel vont s'insérer les textes traduits a vocation à être perçu comme un original et à oblitérer toute trace de ses origines. Toutefois, l'éditeur ne cherche pas à masquer qu'il s'agit d'une traduction. La notice biographique de l'auteur et la mention du nom du traducteur avec celui des autres personnes ayant participé à la fabrication du livre, dans ce qu'on appelle l'ours, indique la provenance étrangère du livre. Quand celui-ci a pour objet un pays étranger (guide touristique) ou des techniques venues d'ailleurs (cuisine d'autres pays), l'étranger et sa culture sont le propos du livre, même si celui-ci est aussi très technique. Vendu comme traduction, le livre élimine références ou allusions qui ne font pas partie de son contenu informationnel. Ainsi, dans le cas de guides touristiques, les traces du regard d'un auteur – comme ses lecteurs, étranger au pays qu'il présente – sont à gommer.

4.2. Savoir quand la réécriture s'impose

Sous l'intitulé "contrat de traduction", l'éditeur attend un travail éditorial sur le texte de départ qui dépasse la seule activité traduisante. Le traducteur doit être un lecteur critique, capable d'évaluer l'efficacité de la transmission des informations. La publication du livre en langue originale constitue la preuve que les textes répondent aux attentes de l'éditeur et du lectorat cible. Elle ne garantit pas qu'ils conviennent à l'éditeur de la traduction et au nouveau lectorat du livre. Le repérage des passages à réécrire pour des raisons culturelles ne va pas de soi. Il doit donc faire l'objet d'un apprentissage lors de la formation. Cet apprentissage est d'autant plus nécessaire que, faute d'être eux-mêmes utilisateurs d'ouvrages de travaux manuels ou de bricolage, les jeunes traducteurs, ne sont familiers ni avec les normes du genre, ni avec le style éditorial. Ils ont donc besoin, pour traduire selon les critères de qualité en vigueur dans ce cadre, de se familiariser avec les normes discursives éditoriales.

Les divergences les plus saillantes entre les deux cultures en présence sont le registre de langue et ses corollaires, l'utilisation de l'humour et la présence de digressions. Les auteurs des ouvrages en anglais utilisent à l'écrit un niveau de langue oralisant peu recevable en traduction. L'oralité se repère dans les manières de s'adresser au lecteur, dans la propension de certains auteurs à faire de l'humour ou à émailler leur propos de nombreuses anecdotes personnelles. Même bien faite, leur traduction n'aboutirait pas à fournir un texte satisfaisant au critère de qualité en vigueur dans l'édition. Ces marques d'une présence auctoriale envahissante risqueraient de nuire à la réception du texte, impatientant le lecteur au lieu de l'amuser. Il faut rappeler que ces auteurs sont spécialiste de leur domaine de compétence et non pas de l'écriture, qui est la spécialité du traducteur. L'éditeur est donc en droit d'attendre des textes qui s'inscrivent dans la communauté de discours à laquelle ils appartiennent. À cet égard, les études de corpora comparables sont révélatrices des différences langagières entre textes écrits et traductions. Les données collectées peuvent donc servir à attirer l'attention des jeunes traducteurs et éventuellement être transformées en matériel pédagogique pour créer des activités favorisant le développement du style visé.

Quand il apparaît que la traduction d'un passage ne permet pas de rédiger un texte satisfaisant aux critères de qualité éditoriaux, il faut réécrire. La réécriture exige un effort supplémentaire. Elle demande plus de temps que la traduction car elle nécessite un travail de restructuration d'un texte à résumer et des recherches complémentaires. Les délais étant souvent très courts, les traducteurs ont intérêt à s'abstenir de trop intervenir sur le texte car cela allonge leur temps de travail. D'autre part, étant payés au feuillet;¹ plus ils passent de temps sur un feuillet, moins ils touchent à l'heure. Même confronté à un ouvrage qu'il perçoit comme très mal écrit, le traducteur doit résister à la tentation de le reprendre entièrement et se contenter d'intervenir ponctuellement quand l'écart entre l'attente du lectorat et le texte est manifestement trop grand. Plus le niveau de technicité du sujet demande des compétences

¹ En France, le feuillet est une unité théorique de 1500 signes correspondant à 20 lignes de 75 caractères. Dans d'autres pays, Brésil, Allemagne, le feuillet est de 1800 signes. De plus en plus, le comptage informatique porte sur des tranches de signes et non plus sur des feuillets. L'Association des Traducteurs Littéraires de France a montré que ce nouvel usage impose une régression des tarifs. Elle tente de s'y opposer en faisant adopter un pourcentage de majoration de la rémunération quand la base de calcul est la tranche et non le feuillet. Dans le domaine pragmatique, il est extrêmement difficile – voire impossible – d'obtenir gain de cause.

pointues, plus il faut veiller à préserver le sens initial lors de la reformulation et ne pas hésiter à faire appel à des consultants spécialisés pour s'en assurer

4.3. Comment réécrire?

Une fois établi qu'un passage, une formulation ou encore une métaphore structurante récurrente² – que l'on pourrait peut-être nommer unités de traduction – résistent à la traduction, se pose le problème de leur réécriture. Comment procéder? La première étape est une analyse du sens de l'unité en question. Elle peut révéler:

Une absence de contenu informationnel pertinent, c'est le cas des digressions anecdotiques évoquant les membres de la famille de l'auteur, des souvenirs personnels ou encore une saillie humoristique sur les politiciens dans un livre dont le sujet n'est pas la politique. La meilleure stratégie de réécriture est alors l'omission (voir annexes 1 & 3). Elle contribue à réduire le nombre de signes final et facilite ainsi l'inscription du texte dans l'espace qui lui est réservé. Amplement justifiée par la pragmatique et l'expérience professionnelle, cette stratégie rencontre l'opposition des étudiants issus de formation littéraire qui invoquent le respect de l'auteur. La redéfinition de ce qu'est la traduction dans le contexte professionnel est un moyen de les convaincre du bien-fondé de l'omission mais ne suffit pas à les rendre capable d'y recourir avec tact. Une fois résolu le conflit initial entre la prescription de traduction de l'intégralité du texte, et la nouvelle consigne, le problème est d'amener les étudiants à identifier par eux-mêmes les passages à supprimer. Une fois accepté, le principe de l'omission peut donner lieu à des mises en œuvre injustifiées (ou motivées par une difficulté de traduction que l'étudiant tente de masquer). Il convient de recadrer ces faiblesses par l'analyse du texte de départ et de ses finalités.

Dans le cas d'un contenu informationnel masqué par un propos digressif, il faut l'extraire pour l'exprimer aussi simplement que possible, sans chercher à être fidèle à la formulation de l'auteur (voir annexe 4) particulièrement prolixe dans les rubriques intitulées *Design inspiration*. Le fond est conservé et restitué non dans sa forme de départ mais dans la forme attendu dans la culture d'arrivée. Ces opérations font appel au jugement du traducteur et à ses compétences de médiateur interculturel, pas à sa subjectivité. Dans son analyse de la traduction comme opération portant sur la culture, (KATAN, 1999) donne plusieurs exemples et propose des techniques pour arriver au résultat souhaité. La relecture éditoriale valide les décisions motivées par les connaissances d'un professionnel agissant en connaissance de cause. Elle détecte et refuse des décisions arbitraires relevant de la préférence personnelle d'un exécutant insuffisamment formé. Dans la mesure où la finalisation du texte résulte d'un processus collaboratif, la subjectivité du traducteur souvent brandie comme un épouvantail

² Dans un ouvrage sur l'art d'arranger les fleurs en bouquet, la métaphore structurante utilisée du début à la fin du livre évoquait "the bride, the bridesmaid and the gatecrashers". Traducteurs et relecteurs ont proposé des solutions conservant la métaphore, malgré la difficulté d'en traduire le 3^e terme, mais finalement l'éditeur a préféré une formulation plus neutre.

Dans un autre sur la sculpture sur bois, l'expression « dent du castor » renvoyait à un défaut de coupe résultant d'un geste mal exécuté. Il était possible de la conserver en français, mais là encore, l'éditeur a préféré rester plus technique et ne pas traduire la métaphore.

par la critique n'a pas la possibilité de s'exprimer.

Ces deux cas supposent que le traducteur a isolé des unités de traduction. L'impératif de concision demande des interventions plus globales sur le texte. Il faut en chasser les redites et donc choisir quel passage conserver et lequel supprimer, ou bien encore rédiger une synthèse de deux passages répétitifs et décider de son positionnement. Dans la pratique, c'est après saisie de la totalité de la traduction que les traducteurs reviennent sur leur premier jet – souvent un simple déchiffrement lacunaire destiné à identifier tous les passages problématiques nécessitant un travail de recherche, soit pour les comprendre, soit pour trouver le lexique nécessaire à leur réexpression en langue traduisante. La rédaction du deuxième jet, qui incorpore le fruit des recherches, est aussi celui du travail sur la langue traduisante. À ce stade, traduire, c'est retravailler “son texte” en regardant le moins possible celui de l'auteur pour se défaire de l'emprise de la langue de départ. Il faut s'astreindre à penser dans la langue traduisante pour rédiger dans le style fluide attendu des donneurs d'ordres.

5. La socialisation du traducteur

Par socialisation, il faut comprendre la socialisation seconde mise en lumière par les études sociologiques dont Dubar. L'auteur fait ressortir le processus permettant d'accepter le décalage entre l'image d'une profession que l'on ne connaît pas encore avant d'y entrer et les réalités de sa pratique quotidienne toujours décevante (DUBAR, 2010). De même, le métier de traducteur semble faire rêver le public des étudiants en langues qui y voit un débouché possible pour leurs compétences linguistiques. De bons résultats en version incitent les meilleurs à envisager le métier de traducteur. Ils s'imaginent alors traducteurs d'œuvres littéraires parce qu'ils ont très peu été exposés à d'autres types de traduction et parce que les préjugés sociaux placent la traduction littéraire au-dessus d'autres types de traductions perçues comme moins exigeantes (SCHLEIERMACHER, 1899). Réputée plus difficile, elle confère une stature intellectuelle à ceux qui la pratiquent. Tant pis si, sur le plan social, le statut d'auteur est précaire et les rémunérations faibles pour un niveau d'étude équivalent à celui d'un ingénieur (bac +5). Les stéréotypes des représentations de la profession — quelqu'un qui travaille seul, où et quand ça lui plaît, sur des œuvres parfois choisies — font fantasmer les libertés d'un métier, notoirement peu rémunérateur, mais qui, en contrepartie, offrirait une grande autonomie. La réalité est tout autre. Les contraintes que les travailleurs indépendants – et ici les auteurs rejoignent les artisans et commerçants – sont obligés de s'imposer à eux-mêmes – nombre d'heures de travail quotidien et absence de jours de congé pour respecter leurs engagements et s'assurer un revenu – sont souvent bien plus lourdes que celles supportées par des salariés mieux protégés par le droit du travail. L'indépendance est d'autant plus illusoire qu'il n'est pas rare de tomber dans la dépendance financière due à l'irrégularité des revenus et à l'absence de tout chômage pour cette profession. L'apparente autonomie du traducteur perçue comme un avantage dans le sens où elle libère du poids d'une hiérarchie n'est guère plus réelle.

5. 1. Métier solitaire et sens du travail en équipe

Il est vrai que les traducteurs passent la plus grande partie de leur temps entre un texte et un ordinateur. Cela ne doit pas faire oublier l'importance de la qualité des rapports contacts établis avec les donneurs d'ordres et leurs représentants. Bien que travaillant chez eux avec un statut d'auteur ou de travailleur indépendant, comme beaucoup d'autres intervenants dans la

chaîne du livre qui réduit les coûts de production en éliminant le salariat, les traducteurs doivent avoir conscience de faire partie d'une équipe. Ils ne sont pas seulement responsables envers le texte et ses futurs lecteurs, mais aussi envers les membres de cette équipe, qui interviennent successivement sur le tapuscrit. Le respect des délais est la priorité. Un traducteur doit savoir évaluer combien de feuillets il est capable de produire dans une journée avant de s'engager à la légère. Sans être négligé le facteur temps n'est pas la priorité en formation puisque celle-ci est un moment de la réflexion traductologique où le formateur incite son public à approfondir ses réflexions et à analyser les choix de traduction possibles afin de faire émerger les problématiques et enjeux qui seront par la suite ceux de la pratique quotidienne. Dans la vie professionnelle, il est crucial de pouvoir assurer un rythme de travail soutenu. Si dans le domaine littéraire la norme mensuel est d'une centaine de feuillets, elle du double dans le domaine pragmatique. Collaborateurs autonomes, les traducteurs doivent être capables de prendre l'initiative de prévenir leurs interlocuteurs en cas de retard probable pour envisager comment minimiser les conséquences du contretemps afin de ne pas pénaliser les autres intervenants. Il peut arriver que la seule solution consiste à partager un travail initialement confié à une seule personne.

5. 2. Le traducteur et le responsable éditorial

Les responsables d'édition déplorent parfois que les moins expérimentés soient aussi ceux qui osent le moins instaurer le dialogue, que ce soit pour demander de l'aide ou prévenir des problèmes qui émergent en cours de traduction. Une directrice de collection – de ma connaissance, personne bienveillante – m'a un jour confié son agacement devant l'attitude de certains jeunes traducteurs. Quand un éditeur signe avec un débutant, il s'attend à ce qu'il manque d'expérience et est prêt à accepter un certain nombre de maladroites. Ce n'est pas tant leurs erreurs qu'elle leur reprochait, mais un grand manque d'humilité. Prétendre tout savoir, puis face à un manuscrit corrigé, venir défendre sa traduction comme le font certains étudiants pour améliorer leur note n'est pas une attitude professionnellement légitime. Il vaut mieux accepter et analyser les corrections pour en comprendre le bien-fondé et en déduire comment s'améliorer la prochaine fois. Comme dans le secteur de la littérature, il est tout à fait normal que le tapuscrit soit relu et corrigé. Plus qu'en littérature, au-delà de la correction des erreurs, le relecteur peut s'estimer fondé à réécrire certaines phrases de la traduction pour la clarifier ou en normaliser l'expression. De par sa position, il échappe plus facilement que le traducteur à l'emprise de la langue première.

5.3. Le traducteur et le correcteur

Le correcteur d'un texte littéraire a pour mission de veiller à la correction de la langue. Il n'est pas chargé de réécrire le tapuscrit. Le correcteur d'ouvrages pratiques doit se mettre à la place du lecteur. Il s'assure de la clarté de toutes les instructions, qui doivent être immédiatement compréhensibles. Quand ce n'est pas le cas, son travail est d'y remédier. Même les traducteurs les plus confirmés écrivent parfois des phrases susceptibles de bénéficier d'un regard neuf. Le relecteur est là pour améliorer le travail du traducteur et c'est généralement le cas. Si une correction modifie le sens, le traducteur est dans son rôle en la refusant. Mais il doit aussi accepter la critique et proposer une formulation plus claire que celle qui a motivé la correction. Inutile de camper sur ses positions. Savoir dialoguer avec les représentants de l'éditeur ne se limite pas à l'interaction avec ceux qui interviennent dans la fabrication du livre

5.4. Autres interlocuteurs du traducteur

Les traducteurs doivent aussi apprendre à négocier leur contrat et à veiller au respect de ses clauses. Il est malheureusement parfois nécessaire de relancer pour obtenir le paiement des rémunérations ou une information sur le nombre d'exemplaires vendus et le cas échéant percevoir des à-valoir quand la somme initialement convenue dans le contrat a été "remboursée", c'est-à-dire quand les ventes génère des droits supérieurs au montant initialement convenu. Dans les grands groupes, les traducteurs ont affaire à des intermédiaires différents pour la rédaction du contrat, la gestion des stocks et la rémunération. Cette multiplication des interlocuteurs ne facilite pas la vie administrative des traducteurs. La formation initiale doit donc prévoir un volet couvrant ces aspects de la vie professionnelle de tout traducteur.

En dehors de la maison d'édition, les traducteurs ont également des vies administratives plus ou moins complexes selon leur statut³ et les dispositions légales régissant leurs métiers suivant leurs pays. Ils ont l'obligation de s'informer de leurs droits et devoirs par rapports aux services fiscaux et sociaux. Un socle minimum de compétence en droit et en comptabilité est d'autant plus nécessaire qu'en raison du relativement faible pourcentage d'auteurs, les fonctionnaires des différentes administrations concernées ignorent bien souvent les textes régissant ce statut.

En dehors des partenaires administratifs, les traducteurs spécialisés travaillant dans l'édition ont besoin de savoir trouver et nouer des liens avec des informateurs fiables. Quand on travaille dans des domaines très spécialisés ou très techniques, il vient toujours un moment où la documentation écrite s'avère trop limitée. Confronter ce que l'on a compris (ou croit avoir compris) avec le point de vue d'une personne de l'art est indispensable pour éviter des erreurs regrettables. Cette démarche est moins spontanée qu'on pourrait l'espérer et il n'est pas inutile à l'heure d'internet de rappeler que l'échange verbal avec des spécialistes reste une des meilleures sources de renseignements. Certains étudiants hésitent à chercher une aide extérieure par crainte de se voir reprocher d'avoir triché. D'autres ont besoin de conseils pour obtenir un rendez-vous car ils ne se rendent pas compte que leurs informateurs sont aussi des professionnels surmenés. Les gens apprécient en général que l'on fasse appel à leur expertise mais il faut leur laisser le temps de se rendre disponibles et ne pas s'attendre à obtenir une rencontre la veille pour le lendemain, jour de remise du travail, à un enseignant ou à un éditeur.

6. Profession: traducteur

Ces derniers points, qui évoquent les rapports sociaux dans l'exercice de la profession, ne concernent pas l'activité de traduction proprement dite mais sont les conditions de la possibilité d'exercer le métier. Aucune formation professionnalisante ne peut se permettre de les négliger. Ils sont essentiels pour aider les novices à pénétrer un métier difficile d'accès. C'est en effet le cadre juridique et économique dans lequel s'exerce l'activité qui définit les conditions de vie de ces professionnels, aujourd'hui intellectuels précaires, dont le travail est

³ En France, il y en a à ce jour (2012) au moins quatre: auteur, profession libérale, auto-entrepreneur et salariat.

largement ignoré du grand public. Cette méconnaissance pose le problème de la reconnaissance de la valeur d'une activité difficile qui s'appuie sur des compétences en langues, en rédaction, en communication, en médiation interculturelle et, on l'a vu, exige une connaissance de l'édition et de la fabrication du livre. Mieux reconnaître le rôle et le talent des traducteurs est souhaitable afin que cette profession bénéficie enfin d'une reconnaissance sociale qui se traduirait par des rémunérations comparables à celles des autres professions au même niveau d'études et d'une protection sociale équivalente à celle accordée aux personnes bénéficiant du statut de salarié. Toutefois, le plaidoyer pour la visibilité du traducteur dans le domaine littéraire n'est pas envisageable pour les traducteurs d'édition spécialisés dans les domaines pragmatiques. Même si leur prestation ne porte pas sur les œuvres, sa qualité tient justement à ce qu'elle masque l'effort nécessaire pour l'atteindre. Quel spectateur voudrait voir les années d'entraînement derrière le pas léger du funambule sur son fil tendu, comme le traducteur, toujours sur la corde raide entre deux mondes et risquant de basculer d'un côté ou de l'autre?

7. Références bibliographiques

BALLARD, Michel. Opération vérité pour la traduction dans l'enseignement supérieur. In: MILLIARESSI, T. *De la linguistique à la traductologie*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2011. p. 253-270.

BASTIN, Georges. Traduire, adapter, réexprimer. *Meta: journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, v. 35, n. 3, p. 470-47, 1990.

_____. *La Notion d'adaptation en traduction*. Thèse de doctorat en traductologie Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1990.

BOCQUET, C. Traduire les textes nobles, traduire les textes ignobles une seule ou deux méthodes ? De Schleiermacher au XXI^e siècle. In: _____. *La traductologie dans tous ses états*. Arras: APU, 2007.

DUBAR, Claude. *La socialisation*. Paris: Armand Colin, 2010.

GAMBIER, Yves. Adaptation: une ambiguïté à interroger. *Meta*, v. 37, n. 3, p. 421-425, 1992.

GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline. *Syntaxe comparée du français et de l'anglais Problèmes de traduction*. Paris: Ophrys, 1981.

JAUSS, Hans. Robert. *Pour une esthétique de la réception*. Paris Gallimard, 1990.

KATAN, David. *Translating culture – an introduction for translators, interpreters and mediators*. Manchester: St Jerome, 1999.

LADMIRAL, Jean-René. La traduction prolifère? – sur le statut des textes qu'on traduit. *Meta*, v. 35, n. 1, p. 102-118, 1990.

MARIAULE, Mickaël. L'adaptation à l'épreuve de la traduction. In: WECKSTEEN C.; KALADI, A. E. *La traductologie dans tous ses états: mélanges en l'honneur de Michel Ballard*. Arras: APU, 2007.

REISS, Katharina. *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites: catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*. Arras: APU 1971.

SCARPA, Federica. Corpus-based quality-Assessment of specialist translation: a study using parallel and comparable corpora in English and Italian. In: M. GOTTI. *Insights into*

specialized translation – linguistics insights. Bern: Peter Lang, 2006. p. 155-172.

SCHLEIERMACHER, F. D. E. *Des différentes méthodes du traduire*. Les tours de Babel – essais sur la traduction. Paris: Seuil, 1899.

VINAY, Jean-Paul; DARBELNET, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais* – méthode de traduction. Paris: Didier, 1958.

Annexes

Quelques passages présentés en cours pour sensibiliser les étudiants au travail attendu par les donneurs d'ordre tirés de *Chipcarver's Workbook*, Dennis Moor, East Petersburg, Fox Chapel Publishing, 2005.

1. "I like to call these little cuts my 'politician cuts' I have found that politicians in just about every country have the uncanny ability to flip-flop on their campaign promises once elected to office" (p. 33).

L'éditeur français ne traduit pas ce passage.



2. La mise en page en français a été entièrement réorganisée et le passage supprimé (encadré page 35).

La photo conservée en français (p. 56) est présentée en regard d'un texte sobre et descriptif qui conserve le contenu informationnel tout en éliminant la surcharge du texte.

3. La traduction du deuxième paragraphe, une anecdote personnelle humoristique, n'apparaît pas en français:

"While I was doing some of the carving as part of a demonstration, a lady inquired what I would ask for something like that. I replied 'a kiss and a hug', seeing as it was for my granddaughter. She offered payment on the spot!" (p. 104-105).

Ces propos teintés d'humour relèvent de la fonction phatique du langage. Jugés anecdotiques, ils ne sont pas traduits en français,

langue-culture dans laquelle il est malvenu de mêler des souvenirs personnels à des contenus sérieux caractérisés par un ton souvent impersonnel.

4. Dans les introductions suivantes le contenu informationnel est masqué par des propos parasites. Il faut donc extraire le sens implicite pour procéder à une réécriture normative en français. En fonction de leur culture, les traducteurs adaptent plus ou moins le texte de départ.

Design inspiration

My work desk is always cluttered. My wife's writing desk at home is always cluttered. My daughter's desk at the bank where she works is always cluttered.

Apparently, my entire family lives in clutter. While I am not convinced that this little project will rid us of the problem, it sure will help to keep a few things in order. The shape of this object will start to challenge your design skills. Use the pattern I offer or challenge yourself to create your own. Whichever you choose, your project may help to unclutter your life and let you live happily ever after (p. 90).

When I was first introduced to Peg Couch, the mother of the recipient, she told me that she likes patterns with a foliage theme. Peg is a young woman with two children to look after – one is a husband and the other is a toddler by the name of Sam. Knowing these things, I had lots of information for a project: the theme (foliage), the wood (butternut) because it displays free-style motifs well, the recipient (Sam,

because I love children), and the item (a trinket box because all boys and girls need a place to keep their treasures) (p. 93).

This project will get used often whether in the home or office. This particular box is for the publisher of this book, Fox Chapel publishing, in Pennsylvania. For this project, I plan to use a geometric border and basswood. So far I have chosen the project (the tissue box), the border (geometric), and the wood, (basswood). Now I need a specific geometric border and center design. I can picture the tissue box in the Fox Chapel reception area, the boardroom, Alan Giagnocavos's office (Alan is the boss), or being passed around to whomever seems to be suffering the most from a head cold or allergies (p. 96).

Last year my wife brought home a yellow pine mailbox that she had purchased at the local farmer's market. For some reason, she thought our rusted, 20-year-old, brass-plated box needed to be replaced. When I was carving the new one, I thought that when I wrote another book, it would make a good project. Here we are!

We will not need a mailbox for another 20 years, however. Right now, I have a good idea for a project, but I need a recipient. In fact, I need to know who will be getting this mailbox before I can even think of a pattern or theme for the carving. Ah ha! I remembered a little note at the end of an e-mail that I recently received from Shannon, telling me she was in the process of building a new home. Shannon is married, has two sons, four dogs, three cats, two fish, and probably a couple of birds as well. She needs a new home, and every new home should have a new mailbox. Problem solved. As a matter of fact, deciding that Shannon should get the box also provided the concept for the pattern. How so? Shannon's last name is "Flowers." How easy is that! (p. 99).